

ANTIRESSE

N° 277 | 21.3.2021

Printemps!

La clef des «Champs»

Téléphonie & au-delà



Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Retour au langage de la massue

LES ÉVÉNEMENTS VONT VITE. DE PLUS EN PLUS VITE, MÊME. POUR PARLER VULGAIREMENT, ILS PARTENT EN VRILLE. EN UNE SEMAINE, LA DIPLOMATIE AMÉRICAINE S'EST TRANSFORMÉE EN GUEULOIR AUX INSULTES. QUEL SERA LE PROCHAIN STADE?

J'évoquais la semaine dernière le danger d'une crise autrement plus grave que celle qui nous tient enfermés depuis un an: la perspective d'une conflagration militaire de grande échelle entre l'OTAN, bras armé d'une société aux abois, et l'un des deux autres pôles souverains, très probablement la Russie. L'inefficacité technique, la débilité psychique et morale des armées otaniennes, loin de limiter les dégâts, risquent au contraire de hisser le conflit au dernier échelon où une parité est plus ou moins préservée: celui de la guerre nucléaire.

Parmi les quatre facteurs principaux de l'escalade, je mentionnais — côté U.S. — *la vacance du pouvoir*, incarnée par un président élu végétant au seuil de la mort cérébrale. A peine avais-je écrit ceci que le nommé Joseph Robinette Biden, dans une interview accordée à ABC News, qualifiait le président russe de *tueur* et d'*homme sans âme* qui serait *rapidement puni*(1). Le chef



d'Etat ainsi complimenté l'a pris avec philosophie, insinuant que les postillons des imprécateurs n'atteignaient que leur propre miroir et souhaitant bonne santé à son alter ego américain. L'ambassadeur russe à Washington n'en a pas moins été rappelé à Moscou «pour consultation», et surtout en vue d'une *réinitialisation* des rapports entre les deux grandes puissances. *In cauda venenum*, Vladimir Poutine, avec une ironie rentrée, a proposé à Joe Biden un débat en direct. Autant défier un cul-de-jatte aux cent mètres.

La stratégie du «n'importe quoi plutôt que Trump» (lequel n'a déclenché aucune guerre) a tenu sa promesse: on a eu le n'importe quoi, il faut maintenant faire avec. Or, loin de se raviser, le n'importe quoi a confirmé ses propos. Qu'un journaliste expérimenté (George Stephanopoulos) soit allé lui soutirer, et avec insistance, ce genre de jugements incendiaires — et des menaces qui

l'engagent —, voilà qui est encore plus significatif. Quand tout un système feint de ne pas voir que son chef suprême est dément, et qu'il joue de cette démente pour faire passer des messages, le cas particulier devient un symptôme général.

SYMPTÔME DE QUOI?

Quelques jours avant cette offense sans précédent, 45 Etats signaient à l'ONU une déclaration condamnant le traitement d'Alexeï Navalny par la Russie et exigeant sa libération immédiate. Une telle immixtion dans le système judiciaire d'un Etat souverain est bien plus offensante, ce d'autant que la sénilité, en l'occurrence, ne peut servir d'excuse. Tout ce petit monde se mobilise pour un détenu de droit commun condamné pour fraude et violation répétée de contrôle judiciaire, qui a été jugé trop compromettant même par Amnesty international — ce alors même qu'un Julian Assange agonise dans les geôles britanniques sans que quiconque lève le petit doigt. Ainsi donc, les Etats signataires — dont la France et la Suisse — tout à la fois, contestent à la Russie sa souveraineté, nient qu'elle soit un Etat de droit et s'affirment eux-mêmes irréprochables. Tout en faisant mine de croire que leurs vaticinations ont un poids quelconque, ce qui à l'impudence ajoute l'imbécillité.

L'avantage de cette pétition incongrue est qu'elle délimite utilement les contours de l'«hospice occidental». Elle démontre que l'hospice est un bloc soudé derrière les Etats-Unis,

quoi qu'ils puissent faire, et le silence de ses chancelleries devant les provocations de Biden ne fait que le confirmer. Ces insultes n'étaient que la manifestation la plus médiatique d'une volonté délibérée de diabolisation de la Russie, prélude à une confrontation aiguë dont personne ne semble mesurer les conséquences. Confrontation qui impliquera, qu'ils le veuillent ou non, tous les pensionnaires de l'hospice défini ci-dessus.

Tout en veillant, comme ils savent si bien le faire, à préserver les apparences de la légalité et de la raison, les Occidentaux font preuve dans les affaires internationales de la même hystérie écumante et destructrice qu'ils ont déjà infligée à leurs propres populations sous dictature sanitaire(2). Tout comme ces «mesures» barbares, leur comportement sur la scène internationale témoigne d'une régression spectaculaire. De ce retour, en fait, à la présociété qu'Alexandre Zinoviev reliait au passage à la suprasociété occidentale(3).

«S'il est tout à fait normal que certaines tribus vivant encore à l'âge du bronze se livrent à des menaces rituelles et à des démonstrations de force machistes afin d'impressionner un adversaire, voir le chef (nominal) d'une superpuissance nucléaire se comporter comme un chef de tribu de l'âge du bronze laisse pour le moins perplexes», note le Saker.

«Et tout comme les membres de la tribu des Sentinelles croient que leurs arcs et leurs flèches peuvent faire fuir les navires en

métal et même les hélicoptères, les “membres de la tribu de Biden” (appelons-les ainsi) espèrent que les sanctions ou les capacités militaires américaines terroriseront la Russie jusqu’à la soumission complète.»

NE MANQUE PLUS QUE L'ALLUMETTE

À l’heure qu’il est, déjà, il n’y a plus de diplomatie entre Washington et Moscou et la Russie serait amplement fondée à rompre ses relations avec la maison de fous. Mais *parce qu’elle sait avoir affaire à des fous*, elle réagit avec la plus grande retenue, tout en ne se faisant aucune illusion sur la suite des événements.

Les bombardements ukrainiens dans le Donbass s’intensifient et l’on peut observer du côté de Kiev les préparatifs d’une tentative d’invasion d’envergure semblable à l’opération «Tempête» en Krajina de 1995, supervisée déjà par les Américains. La Russie pourrait-elle rester les bras croisés face à cela?

Venant d’Israël et désormais directement de l’armée américaine, les missiles pleuvent sur la Syrie, où la Russie a ses bases. Va-t-elle le tolérer longtemps?

On le voit, il ne manque plus qu’un ingrédient pour l’embrasement: l’attentat sous faux drapeau, technique déjà bien rodée tant par les Américains que par les nazis. S’il est admis que Poutine est un «tueur sans âme», personne n’ira questionner la *story*.

Cette semaine, le géronte de Washington n’a pas seulement «gaffé» vis-à-vis de Poutine. Il a également, une deuxième fois, donné à

Kamala Harris le titre de présidente des Etats-Unis. Biden est si imbécile qu’il «casse» le scénario à chacune de ses apparitions. Cela devient dangereux, et le dénouement de ce quiproquo ubuesque devient d’autant plus urgent. Heureusement, on aura reconfiné les populations, l’ordre intérieur au moins sera garanti. C’est déjà ça. Et puis, les bruits de bottes feront oublier le torrent de mensonges covidiens qui a totalement décrédibilisé l’ensemble des gouvernements.

— . —

D’un Antipresse à l’autre, désormais, les progrès de la régression sont spectaculaires. A se demander si la prochaine édition ne vous sera pas livrée par télégraphe... Pour cette raison, nous consacrerons cette prochaine édition à une étude «multidisciplinaire» de l’effondrement.

NOTES

1. Sur le détail de l’affaire, voir la Turbulence de Jean-Marc Bovy: «USA-RUSSIE • Un dérapage calculé, hélas...».
2. En réalité, c’est l’inverse: ils appliquent désormais à l’intérieur l’hystérie qui caractérise de longue date leur politique extérieure.
3. «La société apparaît donc comme une négation dialectique de la présociété, tout en la perpétuant sous une forme épurée. Le passage de la société à la suprasociété s’effectue de manière analogue. Si bien que la suprasociété apparaît, par rapport à la présociété, comme une négation de la négation, une épuration de l’épuration, et, les signes se neutralisant, comme un “retour” à la présociété.» (*La Grande rupture*, 1999, pp. 17-18)

ENFUMAGES par Eric Werner

Prendre le maquis

SORTIR DU HUIS CLOS DE LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE N'EST PAS SI COMPLIQUÉ QU'ON CROIT. IL Y A MÊME DES GENS QUI VIVENT NORMALEMENT DANS SES MARGES. C'EST CET UNIVERS-LÀ QUE PATRICK GILLIÉRON LOPRENO EST PARTI EXPLORER... COMME ON PART EN RÉSISTANCE.

Ce très beau livre s'intitule *Champs*, mot dérivé du latin *campus*, qui veut dire la plaine, mais par extension aussi le terrain cultivé. Et précisément on nous montre ici surtout des terrains cultivés, ceux du Plateau suisse, plus exactement encore de sa partie romande, entre les bois du Jorat à l'Ouest et la région des trois lacs à l'Est(1).

Les photos sont celles de Patrick Lopreno, le texte de Slobodan Despot. Si l'on voulait user d'une comparaison musicale, on dirait que leur entrelacs est celui d'une composition pour deux instruments, disons un piano (Lopreno) et un violoncelle (Despot). Plutôt que d'entrelacs, il faudrait d'ailleurs parler de lignes parallèles. C'est la même mélodie, mais se déclinant à deux plans différents. Le texte s'inscrit en arrière-plan, il commente le livre dans son ensemble. Quant aux photos elles-mêmes, elles sont sans lien direct avec le texte. Elles ne sont pas non plus commentées pour elles-mêmes. D'ordinaire, il y a une légende, la légende servant d'introduction à la photo. Elle propose une «préinterprétation». Ici non. Il n'y a pas de «préinterprétation». Le lecteur entre ici directement en contact avec la

photo, partant avec la réalité qu'elle met en scène, comme il le serait s'il était lui-même ce promeneur photographe arpentant le terrain. Mais il ne l'est pas! Il peut aussi, il est vrai, lire le texte de Slobodan Despot.

UNE RÉALITÉ QUI SE PASSE DE LÉGENDE

Le lecteur se sent ainsi interpellé, invité à écrire lui-même la légende de la photo. Il peut aussi ne pas l'écrire. Ou laisser passer un bout de temps avant de l'écrire. Car dans la mesure même où ces photos livrent une réalité «brute», s'offrent sans médiation écrite au regard (si l'on excepte, encore une fois, le texte de Slobodan, mais lui, comme on l'a dit, s'applique au texte dans son ensemble), elles sont parfois déconcertantes, voire dérangeantes. Elles déjouent en tout cas certaines attentes. Il est préférable dès lors de les laisser reposer un moment. C'est un livre qu'il faut lire deux fois plutôt qu'une.

Le lecteur ne sait pas non plus à quel endroit exactement les photos ont été prises. Il sait qu'elles ont été prises quelque part en Suisse romande, mais quelque part en Suisse romande, c'est vague. En ce sens, ce livre n'est pas un livre documentaire. Chacune des photos du



livre recouvre bien sûr une histoire particulière, mais on est au-delà ici de toute histoire particulière. Au-delà aussi de toute anecdote: il n'y a rien ici d'anecdotique. Un livre d'art alors? Les photos, il est vrai, sont très belles. Mais à l'évidence elles n'ont pas été choisies pour cette seule raison. Pour quelle autre alors? Peut-être parce qu'elles *questionnent*. *Champs* est surtout un livre de réflexion. Il invite à questionner, partant aussi à penser.

La Suisse, on le sait, se compose de trois bandes territoriales s'étirant d'Est en Ouest (plus exactement du Sud-Ouest ou Nord-Est). Quand j'étais enfant et adolescent, mes parents m'emmenaient en vacances dans les Alpes, et je connais donc bien les Alpes (enfin, plus ou moins). Puis j'ai passé un été entier à marcher dans le Jura, car il m'est arrivé aussi d'être soldat. Or, en tant que soldat, on m'a beaucoup fait marcher dans

le Jura. Je le connais donc bien également. Quant au Plateau suisse, c'est une autre histoire encore. On croit le connaître quand on le traverse en train, mais évidemment cela ne suffit pas. Il faut le traverser à pied, ce que j'ai fini par comprendre. Et donc, un beau jour, je me suis embarqué dans une traversée à pied du Plateau. Pas d'une traite évidemment, mais en plusieurs étapes: quatorze au total, si je me souviens bien. C'était fin des années 90.

En ce sens, je me retrouve bien dans le livre de Lopreno et de Despot. Car eux aussi ont eu la bonne idée d'arpenter le Plateau suisse, de marcher dans ces «champs», ces terrains cultivés. C'est une autre nature que le Jura et les Alpes, mais non moins belle. Le Plateau suisse n'est pas une plaine d'un seul tenant, comme l'est par exemple en France la Beauce, mais une succession lente de petites montées et descentes,



faisant par ailleurs alterner les cultures et les forêts. De temps à autre une rivière ou un ruisseau, mais ils sont d'une grande discrétion. On les traverse souvent sans s'en rendre compte. On monte donc et on descend, mais le plus souvent imperceptiblement. C'est comme si l'on marchait à plat. Et d'ailleurs, très souvent, on marche à plat! J'ai moi aussi pris pas mal de photos pendant cette traversée, mais mon appareil n'était pas, comme celui de Lopreno, de format panoramique!

TOPOGRAPHIE DES DERNIERS REFUGES

Le livre se divise en quatre chapitres: l'hiver, le printemps, l'été et l'automne. Les photos nous montrent donc des champs cultivés, mais aussi des paysans, des animaux, toutes sortes d'arbres et de plantes, des fermes, et même des machines agricoles, beaucoup même de ces machines, car les

machines font elles-mêmes désormais partie du paysage, on ne peut plus aujourd'hui l'imaginer sans machines. Mais on ne saurait dire qu'elles l'abîment, elles s'y intègrent au contraire plutôt bien. C'est aussi ce qui nous est donné à voir. D'où l'un des thèmes du livre, peut-être même son thème central: l'articulation du monde paysan à la modernité. Le monde paysan n'est en rien aujourd'hui extérieur à la modernité: il en est partie prenante. Mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'il ne s'est pas laissé absorber par elle. Il lui résiste.

Témoin, page 25, cette photo magnifique, vraiment magnifique, montrant un père avec son fils, l'un comme l'autre en habits de travail, à la porte de leur étable. Quelle belle allure ont-ils tous les deux! Que de fierté dans leur regard, leur maintien! Croirait-on seulement, en les voyant, que cette photo a été prise en Suisse en 2020? Qu'à quelques kilomètres seulement de là, dans ces micro-Babylones que sont aujourd'hui devenues les villes suisses, des sectes de gribiches font régner la loi et l'ordre (le leur)? Qu'une certaine pandémie aidant, l'Europe dans son ensemble est en train de basculer dans le «grand reset»?

Dans une courte postface en forme de profession de foi, Patrick Lopreno explique son coup de cœur pour la région: «*Champs* est le livre du basculement à un moment de rupture dans ma vie. (...) J'ai réalisé *Champs* comme on prend le maquis». Car, pour beaucoup, l'actuelle pandémie a été l'occasion d'un basculement.

On change de mode vie, on arrête de vivre comme on a vécu jusqu'ici. On se réoriente dans l'existence. C'est ce qui est arrivé à Patrick Lopreno. Il ne dit pas ici qu'il est parti vivre à la campagne. Mais il dit que le fait même d'avoir arpenté le Plateau suisse lui a fait prendre le maquis. En règle générale, prendre le maquis signifie quitter les villes pour disparaître dans des lieux inhabités et/ou inaccessibles: forêts, montagnes, etc. C'est un geste stratégique. On peut en tout cas l'entendre ainsi, c'est le sens propre. Mais il y a aussi le sens figuré: réaliser un livre: «J'ai réalisé *Champs* comme on prend le maquis». Sauf qu'en l'espèce, le sens propre n'est pas sans lien avec le sens figuré. Ce livre est un livre sur le Plateau suisse et ses habitants. Changer de vie, se réorienter dans l'existence pourrait donc bien signifier aussi: déménager à la campagne.

Beaucoup le font (ou rêvent de le faire). Il y a aujourd'hui un certain mouvement des villes vers les campagnes. Encore faut-il le pouvoir, en avoir les moyens. C'est ce que relève aussi Slobodan. Il n'est pas toujours simple, aujourd'hui, de déménager à la campagne. Le mot «privilege» n'est pas ici excessif.

Mais c'est vrai qu'aujourd'hui encore, aujourd'hui, même, plus que jamais, la campagne reste un

havre de paix, un havre pour le corps comme pour l'esprit. Slobodan le dit encore très bien: «On peut penser le contraire – cela m'arrive aussi –, mais la campagne helvétique demeure imprégnée de visions de Rousseau». Oui, oui! Plus prosaïquement encore, il faut voir qu'avec la crise actuelle et ses développements désormais prévisibles, la campagne tend aujourd'hui à redevenir ce qu'elle a toujours été: un refuge possible, un endroit où l'on peut sinon disparaître du moins se cacher momentanément: pour reprendre haleine, se reconstruire, le cas échéant, tout simplement, se nourrir.

NOTE

1. *Champs*, Photographies de Patrick Gilliéron Lopreno, texte de Slobodan Despot, Olivier Morattel Éditeur, 2021. Disponible dans toutes les librairies de Suisse romande et chez l'auteur: lopreno@gmail.com. Envoi possible vers l'étranger.

A ÉCOUTER

- [L'entretien de Mélanie Croubalian avec Patrick Gilliéron Lopreno dans «Le Grand Soir» \(RTS1\).](#)

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP429, 1950 Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.
Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Téléphone immobile contre téléphonie mobile

TÉLÉPHONE IMMOBILE: TEL ÉTAIT LE TITRE INITIAL DE MON DEUXIÈME ROMAN, *LE RAYON BLEU*. CET OBJET DE BAKÉLITE REPOSANT SUR UNE CONSOLE DANS LE VASTE HALL D'UN MANOIR PERDU AU FOND DES FORÊTS FRANÇAISES ÉTAIT LE VÉRITABLE HÉROS, OU EN TOUT CAS LE PIVOT, D'UNE INTRIGUE DONT L'ENJEU ÉTAIT RIEN MOINS QUE LA FIN DU MONDE.

Nous étions encore des êtres enracinés dans une topographie, un sol et quatre murs, non dans la triangulation virtuelle et flottante des relais cellulaires. Je soupçonne d'ailleurs la *covidéologie* d'avoir pour finalité secrète de nous réarrimer à cette territorialité dont nous nous sommes, l'espace d'une illusion, crus affranchis.

Le téléphone, en ce temps de la guerre froide, était forcément immobile. Si vous attendiez un message important, vous étiez de piquet sur cette chaise dure, dans ce passage glacé. Si ce message tardait un jour, une semaine ou six mois, l'odeur de ce hall et la texture de ses meubles se gravaient dans votre mémoire pour la vie.

Si vous donniez rendez-vous à quelqu'un par téléphone, vous deviez à *tout prix* vous rendre au lieu et à l'heure convenus. Vous ne pouviez décommander un rendez-vous à dix minutes, par un pitoyable «Raté le train. Dsl!» Du temps du téléphone immobile, on ne ratait pas son train, un point c'est tout. La réalité était plus objective, plus intraitable. Nous devions nous y plier. La téléphonie mobile, elle, a quelque chose de



corrosif. Elle dissout insidieusement l'espace-temps. Elle intercale entre la réalité et nous un altermonde composé d'échos et de spectres.

Voici quelques mois, j'ai vu s'afficher sur l'écran de mon smartphone l'annonce d'un message provenant d'une amie très chère. Cela m'a fait sursauter.

Or elle ne pouvait m'avoir écrit. M-R est morte d'un cancer il y a maintenant plus de deux ans. Mais le cœur humain est ainsi fait que ma première réaction, l'espace d'une seconde, a été une réaction de joie. J'étais tellement heureux de revoir son nom que j'avais oublié qu'elle n'était plus là et qu'elle ne m'écrirait plus jamais.

Le message, on s'en doute, était

atrocement banal: «M-R est désormais sur [la dernière messagerie à la mode]. Faites-lui signe!» De toute évidence, quelqu'un dans sa famille avait hérité de son téléphone et la messagerie en question avait l'indiscrétion de vous signaler la migration des contacts de votre carnet d'adresses.

Jadis, les vivants reprenaient les bottes des morts: quelle différence? La différence, c'est que le smartphone, désormais, c'est une très grosse part de nous-mêmes, bien plus que des bottes. Dans un film de Klim Chipenko, intitulé *Texto*, on découvre comment un jeune homme, pour se tirer d'affaire, reprend l'identité du dealer de drogue qu'il vient de tuer dans une rixe. Ses échanges par SMS avec la mère du défunt, évidemment ignorante de son métier, qui s'inquiète de ne pas le voir revenir dîner, sont glaçants. «T'en fais pas maman, j'ai une virée avec des copains...» et je vous passe les autres possibilités hallucinatoires de la communication virtuelle.

Ce film date de 2019. Dix ans plus tôt, il n'eût pas été classé thriller mais SF.

On se rend compte ainsi que l'outil numérique, dans la plupart des cas, constitue une interface suffisante pour les échanges humains. Le «présenciel», même dans les contacts avec les proches, est fortement découragé, n'est-ce pas. Il est en voie d'être remplacé par un «absentiel» plus vraie nature.

Nous apprenons ainsi que Microsoft a breveté un procédé de «résurrection» des morts par la reconstitution de leur empreinte électronique laissée dans les réseaux sociaux. Au lieu d'al-

ler dialoguer avec Mémé sur la tombe muette au cimetière des Batignolles, vous pourrez bavarder en live avec un *bot* si bien fait que vous en oublierez qu'elle est morte.

Le message de M-R m'annoncerait quelque chose du genre: «Mon cher S, te souviens-tu que nous n'avions pas terminé notre dernière conversation au sujet du roman d'Houellebecq...» Parce qu'évidemment notre ultime échange sur telle ou telle messagerie aura bien été conservé quelque part!

Je commence à regarder mon smartphone d'un œil un peu épouvanté. Je suis né dans la génération charnière qui a connu l'évolution complète de la téléphonie, de l'âge de la pierre à la conquête de l'espace. Dans mon enfance et ma jeunesse, la téléphonie mobile consistait à traîner un fil derrière soi et il fallait se souvenir des numéros importants, qu'on composait sur un cadran avec un cliquetis inimitable. Je ne suis pas certain que mes enfants sauraient se servir de cette relique égyptienne.

Puis l'on a eu le mobile, censé nous libérer. Puis le smartphone, censé nous rendre plus intelligents. Au final, nous n'avons fait que nous abêtir et nous entraver de fils à la patte. Jusqu'à nous brancher en ligne directe avec le royaume des morts. Désormais, la brume électronique des échos et des spectres fait partie de notre atmosphère au même titre que l'ozone. L'au-delà est installé à demeure entre la vie et nous.

- **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 189 (Avril 2020) de la revue *Éléments***



Passager clandestin

Printemps

UN EXTRAIT DU LIVRE *CHAMPS*, PHOTOGRAPHIES DE PATRICK GILLIÉRON LOPRENO, TEXTE DE SLOBODAN DESPOT (ÉD. OLIVIER MORATTEL).

PHOTO-SOPHIE

La photographie est un art, mais l'essence de la photographie est une philosophie. Son essence tient dans un véritable acte de magie: la capacité de fixer dans la matière un état momentanément de la perpétuelle métamorphose de la lumière. Rien à voir avec la peinture, filtrée par la vision, l'imagination et l'habileté du peintre. Ici, la signature est immédiate. Chaque photographie est un suaire de Turin: l'infini y a laissé l'empreinte de son incarnation charnelle, à un moment précis du temps.

Ces visages de vétérans de Waterloo, immortalisés par un photographe anonyme, nous mettent en contact direct avec Napoléon et son temps, comme les reliques, aux yeux des croyants, sont une présence réelle du saint.

Si je suis devenu si proche de Lopreno, c'est que nous avons une passion commune pour la photographie — et aussi pour la philosophie qui

la sous-tend. Qui est une philosophie de la réalité. Un chant de la matière.

C'est pourquoi la passion photographique, comme celle de la chasse, ne se limite pas à la chose même, au produit — la photo, en l'occurrence —, elle déteint aussi, toujours, sur le matériel, les marques, les techniques et les procédés. La plupart des photographes ressemblent aux collectionneurs d'armes. Là où le badaud ne voit qu'un tube qui expulse à grand fracas un plomb de 7,5 ou 9 mm de diamètre, l'armurier, lui, reconnaît un objet unique, presque vivant, dont il parle avec des accents émus et parfois érotiques.

Il en va de même de la photo. L'objet qui a réalisé l'opération magique et le support sur lequel elle s'est concrétisée ont un rôle déterminant dans la genèse de l'image.

Depuis les premières chambres de Daguerre jusqu'aux reflex argentiques les plus sophistiqués de la fin du XXe siècle, le procédé photographique

avait conservé une continuité substantielle (philosophique, devrais-je dire) que le numérique a rompue. Jusqu'à l'ère informatique, la photographie a consisté à fixer, au moyen d'un objectif, l'immatériel sur du tangible: plaque, film, pellicule, puis papier. Ne reste désormais que l'objectif. Pour le reste, l'immatériel est enfermé dans un autre immatériel, le signal lumineux devient signal électronique, imperceptible et même inconcevable à l'esprit humain. La lumière est simplement traduite en une autre lumière, mais celle-ci malléable et transformable à volonté par la technologie.

Le *sceau* infalsifiable de la matière n'y est plus. Ce pouvait être le grain du film, le caractère de l'émulsion — n'importe: l'essentiel est que la matière était *chimiquement* tatouée par l'immatière. Transformée dans son être même. Tandis que la puce du smartphone, ou de l'appareil numérique, revient à son état virginal autant de fois qu'on l'a déchargée de ses clichés. La réalité s'est perdue en chemin.

Tout cela pour expliquer que, lorsque Patrick Gilliéron Lopreno m'a annoncé que son travail sur les mondes paysans serait effectué à l'aide d'un appareil argentique, je n'ai pas été étonné outre mesure. C'est cohérent. Les derniers restes d'un monde enraciné dans la matière ne devaient être saisis que dans la matière, non dans le *nuage*. Mais il m'a encore fièrement montré — c'est notre côté collectionneur et armurier — l'outil qu'il avait choisi pour cette série. Et là encore, la cohérence était absolue. Il s'agissait d'un Hasselblad Xpan, appareil très rare et insolite,

de format panoramique. En plus du cadre classique en 24x36 mm, le Xpan peut produire une vue «cinémascope» en double largeur.

Pour photographier les fermiers du plateau suisse et leur environnement, le panoramique allait de soi. Ils sont les derniers humains dans ce monde nivelé et calibré à avoir le privilège, et le besoin vital, d'un vaste espace libre autour d'eux. Le vide des champs, l'étendue des bois, le vallonnement infini des arrière-plans, c'est ce qui définit leur biotope. A vue plus resserrée, le paysan n'est rien sans son outillage, la texture de ses murs, la palette de ses verts, le dispositif de sa petite économie. On tire le portrait des mineurs au téléobjectif, on croque les paysans au grand angle.

PHOTO-SYNTÈSE

Chaque printemps sur Terre, le monde redevient jeune — à l'échelle du monde. Les poètes, les insectes et les paysans en sont désormais les seuls témoins. Le reste de l'humanité est trop affairé à édifier la haie d'*artefacts* où il finira par s'emmurer. Pourquoi guetter les premières pousses quand on peut toujours sortir un bac de framboises du congélateur?

Lopreno ne s'est pas fié aux commodités de la chaîne du froid. Il est parti avec son «Blad» sillonner les vallons débonnaires du Plateau suisse, qui par comparaison avec l'énergie volontaire des Alpes voisines semblent incarner la procrastination. Les champs suisses sont identifiables entre mille. Ils sont plus verts (car mieux irrigués), plus géométriques, plus prévisibles aussi



que n'importe quel champ, n'importe où dans le monde. Les sillons tracés par les râtaeux de la mécanisation sont si figiolés qu'ils ressemblent à la *dernière touche* du pâtissier virtuose sur l'enduit d'une tarte. Au-dessus d'eux se déploie un ciel oblomovien, traînant, qui aimerait bien s'ouvrir mais peut-être pas aujourd'hui (demain ça ira tout aussi bien), qui serait tout fier d'atteindre un bleu intense et pur de lazuli, mais qui se contente des nuances jean délavé d'une atmosphère striée d'avions et de vapeurs lacustres. Et à la lisière de ces deux océans monotones s'affairent de petits hommes solitaires sur leurs tracteurs flambant neufs, occupés à on ne sait quelle méditation. Cadre bien ton panoramique, Lopreno, ou tu vas choper encore les conduites HT ou les citernes à mazout de l'usine voisine. Tout est si *cougné* dans ce pays...

Ah bon, c'est voulu? Oui, en fin de compte, ces intrusions d'urbanisme ou d'architecture industrielle font définitivement partie, en Suisse, du paysage agreste. À quoi bon les *photoshopper*? Étonnamment, chez Lopreno, elles ne jurent pas avec le reste. On peine à distinguer: est-ce la campagne qui héberge l'industrie ou l'industrie qui tolère la campagne?

C'est encore une de ces particularités très subtiles de l'*agrisphère* helvétique. En beaucoup d'endroits, la cohabitation reste réservée, mais respectueuse. Vous sortez du parking d'une PME de haute technologie et, en sautant à peine une ornière, vous vous frottez à la clôture électrifiée des vaches. Les deux univers ne se combattent pas. Et vous vous prenez alors à rêver d'un monde où la modernité et la tradition se seraient courtoisement partagé le territoire au lieu de se livrer une guerre à mort. Et vous vous projetez en imagination à l'aube des temps modernes, dans ce XVIIIe siècle où Rousseau, déjà, lançait ses mises en garde contre la mécanisation de tout. Ses mots portaient loin et profond — jusqu'à inspirer les premiers architectes industriels, comme le si bien nommé Claude-Nicolas Ledoux. Avec les salines royales d'Arc-et-Senans, dans le Jura voisin, ce rêveur pratique avait réussi un parfait mariage — de raison et de cœur — entre le naturel et le construit, le spontané et le géométrique.

On peut penser le contraire — cela m'arrive aussi —, mais la campagne helvétique demeure imprégnée de visions de Rousseau, et pas seulement d'agrochimie. Il n'est qu'à voir ce que

sont devenues les plaines d'Espagne ou de Beauce... La Suisse est de toute façon trop petite pour la transformation définitive de la paysannerie en industrie du sol, me direz-vous. Oui, et alors? Reproche-t-on à une belle fille d'user de ses charmes? La Suisse urbano-champêtre est *too small to fail*. Elle restera telle. Elle finira par enterrer ses lignes à haute tension et couronner de lierre ses tours de refroidissement nucléaires.

ÉCLOSIONS INTÉRIEURES

Le printemps est la saison des arpenteurs. Ni l'hiver qui cache tout sous sa pudeur blanche. Ni l'été qui brûle. Ni l'automne qui encombre les chemins et qui vous détourne à chaque pas de votre marche. Mes orteils et mes doigts se souviennent encore de la gelée de cette virée de fin d'hiver avec Lopreno dans les terres de Fribourg. Patrick n'hésite pas à irrompre dans les fermes et à photographier les patrons. Cela finit souvent à la cuisine, avec un coup de café arrosé. Ces hommes et ces femmes renfermés s'ouvrent comme des nénuphars pour peu qu'on s'intéresse sincèrement à leur vie. Les photos d'«avant» le café et celles d'«après» ne sont pas les mêmes.

Il avait tenu à me présenter «padre

Pio», l'éleveur solitaire et mystique qui passait ses journées à étudier dans le ciel, l'internet et les livres les annonces de la fin des temps. Le vieil homme nous avait repérés de loin. Il nous a abordés dès la descente de voiture. Une heure plus tard, nous étions encore là, à piétiner de froid, pendant qu'il nous parlait d'Évangile, de vaches et d'économie avec une étonnante lucidité. J'ose l'avouer aujourd'hui, je n'ai pas tout suivi de cette fascinante prédication. Je cherchais désespérément un lieu où m'abriter de la bise dans mes habits trop légers. Heureusement, nous avons fini par entrer dans l'étable où nous attendaient des vaches d'une chaleur irradiante. J'ai instantanément compris pourquoi les paysans, jadis, mettaient leur chambre à coucher au-dessus des bestiaux.

Quelques jours plus tard, le printemps commençait dans le calendrier, sinon dans ses signes. J'ai longtemps pensé à cet anachorète si tranquille, dont les ruminations pourtant étaient de véritables odyssees spirituelles. Combien de chances y a-t-il pour qu'on tombe sur un agent d'assurances, un chirurgien ou un avocat habité d'une aussi intense vie intérieure?



TURBULENCES

COW-BOYS - Il reste encore des insoumis

Ammon Bundy, fils du propriétaire du ranch du même nom, est célèbre pour sa confrontation armée avec la police en 2014, lors de la tentative d'expropriation entreprise sur ses terres familiales dans l'Oregon.

Ces derniers jours, Bundy devait comparaître devant le tribunal pour des délits d'intrusion et de résistance à l'arrestation, à la suite d'une manifestation en août dernier dans l'Idaho.

Mais Bundy s'est présenté à l'entrée du tribunal sans le masque de rigueur et n'a donc pas pu entrer. Voyant cela, le juge David Manweiler a émis un mandat d'amener à son encontre. Bundy a donc été mis aux arrêts, avec une caution fixée à 10'000 dollars. Cependant, s'il devait s'acquitter de cette caution, il est précisé que le port des équipements de protection règlementaires (masque) serait une condition de sortie.

Voilà qui ne simplifie aucunement la procédure, mais ajoute un nouvel épisode de la saga *Bundy, ou l'insoumission*. Voilà aussi pourquoi Cassandra Fairbanks a décerné à Ammon Bundy le titre d'«homme le plus libre d'Amérique».

LISEZ-MOI ÇA! - «La Panne» de Dürrenmatt

Ce qu'il apporte. Alfredo Traps tombe en panne en pleine campagne et trouve refuge chez un ancien juge à la retraite. Lors du dîner, le juge entouré de ses amis, procureur et avocat, et décident de jouer un faux procès. Traps accepte le défi et joue le rôle de l'accusé.

Personne en ce monde n'est entièrement innocent ni totalement coupable. Même la justice des hommes ne peut échapper à ce postulat, qui permet à l'auteur de glisser sagement vers une écriture de l'absurde, proche d'un Kafka. Les hommes de Loi ont en leurs mains un pouvoir immense

qui, selon les causes et les influences, peut libérer le coupable et condamner l'innocent.

Ce roman publié en 1956 est un réquisitoire contre le relativisme de la justice qui peut, à tout moment, condamner et broyer n'importe quel individu.

Ce qu'il en reste. Avec délicatesse, intelligence et sens comique, Dürrenmatt questionne le rôle de la fiction et de la notion de vérité. Est-ce dans la réalité des tribunaux ou dans la fiction des romans qu'elle émerge pleinement? La littérature, à travers ses discours narratifs, est, intrinsèquement, plus proche de la vérité que la justice, malgré ses meilleures intentions. Ce qui est certain, c'est que l'auteur est extrêmement pessimiste quant à la faculté du droit à juger les hommes d'une manière impartiale et honnête.

La Panne a très souvent été mise en scène pour le théâtre. Ettore Scola en a tiré un film, *La plus belle soirée de ma vie* (1972).

A qui l'administrer? Dürrenmatt est l'un des grands auteurs suisses et mondiaux. Ses questionnements sur la liberté et le pouvoir sont contemporains de nos préoccupations — et malheureusement pour nous, ils s'avèrent d'une actualité extrême. Un auteur à lire pour affronter les temps sombres à venir.

- ✦ Friedrich Dürrenmatt, *La Panne*, Albin Michel, 2018. Une suggestion de Patrick Gilliéron Lopreno.

VACCINS - Un prosélyte rappelé à Dieu

Un médecin polonais qui critiquait les vaccino-sceptiques et la vaccino-prudence en se faisant filmer pour exposer ses certitudes au plus grand nombre a connu un étrange, sévère et malheureux coup du sort.

Il a bien fait le buzz sur les réseaux sociaux, comme il le souhaitait, mais pas pour ce qu'il croyait...

«Un médecin polonais qui avait été filmé en train de se moquer des opposants au

vaccin anti-COVID-19 pendant qu'il se faisait vacciner est décédé 19 jours après avoir été vacciné. Le Dr Witold Rogiewicz travaillait au centre de traitement de l'infertilité à Varsovie. Il a reçu deux injections du vaccin anti-Covid: une le 4 janvier et la seconde le 26 janvier. Alors qu'il recevait la deuxième injection en présence d'une caméra, le Dr Rogiewicz se moquait de ceux qui se méfient des vaccins anti-COVID-19 et de la 5G.»

Ce qui est triste, ce n'est pas ce qui lui est arrivé (AVC). Après tout, en sa qualité de médecin, il aurait dû être plus «éclairé» que d'autres. Il l'a voulu et il est arrivé plus vite que prévu près de son Seigneur, ce qui est peut être un bien pour lui et pour les patients qu'il conseillait.

Ce qui est triste, c'est que ce genre d'incidents se multiplient sans qu'on le sache, en raison de la forte incitation (manipulation?) médiatique qui pousse une part importante du «troupeau» à **s'exposer prématurément et sans réfléchir pour recevoir un vaccin «non abouli»**.

Il ne peut s'agir, bien sûr, que d'une fâcheuse coïncidence n'ayant aucun lien avec un vaccin existant ou ayant existé... selon les laboratoires pharmaceutiques. Pour ma part, je resterai prudent le temps qu'il faudra et j'attendrai que l'expérimentation soit terminée sur tous les courageux volontaires auxquels je rends ici un vibrant hommage. Je prendrai une décision «éclairée» le moment venu

Paix à son âme!

* **Dominique Delawarde** / 17.3.2021

USA - La main magique de Joe Biden

Nous avons la «main de Dieu» du regretté Diego Maradona, immortalisée par la vidéo en train de mettre un but fatidique aux maudits Anglois lors de la finale de Mexico en 1986.

Nous avons désormais la main magique de Joe Biden, qui comme par enchantement «sort de l'écran».

Les «complotistes» et les trumpiens

soupçonnaient déjà la présidence Biden de n'être qu'un hologramme. La scène où «Sleepy Joe» s'adresse aux reporters, diffusée notamment par Bloomberg, apporte des trombes d'eau à leur moulin.

On y voit en effet le président s'approcher d'une haie de micros «chevelus» (pourvus de pare-vent) et soudain (à la 8e seconde) sa main droite passe devant les appareils comme si la silhouette de Biden était au premier plan et non de l'autre côté de la haie. En somme, il aurait été filmé devant un écran vert, en studio, et superposé à une scène en extérieur.

Les médias *mainstream*, ne pouvant nier ce que les yeux voient, parlent d'«effet d'optique» (oui, mais lequel?) et ridiculisent les «complotistes» qui s'accrochent à ce détail. En revanche, ils ne proposent pas d'analyse plan par plan pour dissiper scientifiquement cette nouvelle rumeur.

USA-RUSSIE - Un dérapage calculé, hélas...

Dans sa désormais fameuse interview de la chaîne ABC, le président Biden n'a pas dit haut et fort que Poutine était un tueur. En réalité, à la question posée par son interlocuteur journaliste: «Pensez-vous que Poutine soit un tueur?», il s'est contenté de répondre par un borborygme approbateur. Nuance!

On aurait pu toutefois penser que cette réponse, si elle avait été jugée déplacée et irresponsable par les services de presse de la Maison Blanche et les responsables de sa politique étrangère, aurait été supprimée pour éviter un scandale dans les relations avec la Russie. L'interview n'était pas faite en direct et la bourde du vieux Joe, si c'en était une, aurait été facile à couper au montage. Biden ne s'est d'ailleurs pas étendu sur ce qu'il entendait par *Poutine tueur*: voulait-il parler de l'empoisonnement présumé de Navalny, des assassinats de journalistes ou d'opposants comme Boris Nemtsov et d'autres crimes non élucidés,

dont Poutine est jugé en Occident comme l'auteur *hautement probable* ?

On est ici en présence d'une provocation délibérée qui cadre parfaitement avec la politique étrangère du nouveau secrétaire d'État Blinken. Une politique qui veut que l'Empire yankee, dans ses relations avec le monde extérieur, soit capable de «marcher tout en mâchant du chewing gum» (voir USA - Hillary et son double). Cette formule a été reprise par Joe Biden lui-même dans son interview et risque ainsi de faire date. Que faut-il entendre dans le cas précis? En prétendant dévoiler le vrai visage de Poutine, l'Oncle Sam dit vouloir adopter une démarche ferme et déterminée à l'égard d'un de ses partenaires majeurs de la scène internationale, tout en continuant de lui parler d'éventuels accords sur le nucléaire avec le sourire aux lèvres et une gomme dans la bouche. Cette «démarche» forte inclut aussi la poursuite de sanctions. Sous ses airs de vieillard paisible, Joe Biden s'est voulu menaçant en promettant de «faire payer cher» la Russie pour une nième et improbable ingérence dans les dernières élections présidentielles.

L'ours russe ne s'est pas démonté pour autant devant ce qui constitue une insulte et une attaque personnelle, qui vise à travers son président un pays tout entier. L'ambassadeur russe à Washington a été seulement appelé en consultation au Kremlin, sans qu'il s'agisse à ce stade de rupture de relations diplomatiques. Toujours calme, Poutine a comparé Biden au garçon turbulent qui provoque ses camarades dans la cour d'école en leur attribuant des noms d'oiseau qui lui conviennent en premier lieu. A une autre occasion, il n'avait pas bronché, lorsque les yeux dans les yeux, Biden avait affirmé qu'«il n'avait pas d'âme». Sans être excessivement pessimiste, on peut toutefois s'attendre à ce que sur la pendule chère à Noam Chomsky, le temps qui nous sépare de minuit et d'un conflit ouvert entre

la Russie et les États-Unis se soit encore réduit de quelques minutes.

Malgré ses outrances, l'ère Trump a bien des chances de rester dans l'histoire comme une parenthèse de paix, certes très relative, où les États-Unis n'ont entamé aucune nouvelle guerre et largué moins de bombes sur notre planète meurtrie. En 2017, à un journaliste de Fox News qui qualifiait Poutine de tueur, le rouquin avait répondu: «Il existe beaucoup de tueurs. Nous aussi avons beaucoup de tueurs. Quoi! Vous pensez que notre pays est tellement innocent?»

✱ J.-M. Bovy/19.03.2021

MARQUE-PAGES · La semaine du 14 au 20 mars 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Au pays des aveugles... Le gouvernement britannique a publié sa sixième mise à jour mettant en évidence les effets indésirables du vaccin MRNA de Pfizer/BioNTech et du vaccin à vecteur viral d'Oxford/AstraZeneca... et le taux d'effets indésirables a augmenté... à nouveau. 43 personnes, entre autres, sont devenues aveugles. Pure coïncidence sans doute. A moins que ce soit encore un effet indétecté du Covid-19?

Bientôt tous mutants? Les vaccins à ARN messenger permettent une écriture du code génétique humain et transforment chaque personne vaccinée en un humain génétiquement modifié, autrement dit un mutant. Liliane Held-Khawam documente cette affirmation préoccupante avec trois sources difficilement réfutables, dont un discours clair et franc du médecin-chef de Moderna Therapeutics, Tal Zaks, affirmant que «nous sommes capables de hacker le logiciel de la vie, et cela change la façon de penser la prévention et le traitement de maladies». Une documentation utile pour quiconque veut garder les yeux ouverts...

Hyperinflation. Ou comment vous faire détester l'argent liquide et adopter avec

soulagement l'e-monnaie virtuelle du «monde d'après»! C'est tout le sel de cet article très pédagogique et narquois de l'excellent Dimitri Orlov qui commence par les chiffres ahurissants d'une dérive inflationniste jusqu'ici camouflée, «notamment parce que la consommation a été réprimée, avec le coronavirus comme excuse, pour retarder l'apparition de l'hyperinflation». A lire sans faute avant de convertir vos économies en champs de patates!

Au ralentweet. Twitter est aussi presté à bloquer des contenus trumpiens que réticent à contrôler la pornographie enfantine. Raison pour laquelle la Russie a commencé de ralentir sa bande passante sur son territoire, en vue d'une éventuelle interdiction si la plateforme ne se conforme pas à la loi locale. Laquelle loi réprime l'encouragement des jeunes au suicide, la propagande pour les drogues et autres articles en accès libre sur Twitter. Inciter les enfants à participer aux manifs pro-Navalny ne semble pas non plus être au goût du législateur. Bref, Twitter dispose de 30 jours pour se mettre

en règle avant l'éradication de son compte: après l'effacement de Trump, ce sera l'arroseur arrosé. On vous disait bien que le Rouquin était soutenu par la Russie!

Insurrection? Entre Charybde (reconfinement) et Scylla (hystérie des coronolâtres), que choisir? Eric Verhaeghe dissèque avec lucidité le dilemme du président Macron®: «Pire que le confinement, le spectacle de l'insurrection». > «Qu'est-ce qui est pire? Endosser l'épuisement des lits de réanimation? ou ordonner un reconfinement qui ne sera respecté dans les banlieues difficiles qu'avec un déploiement militaire rendu obligatoire par l'insurrection des quartiers?»

Car le problème se pose effectivement de cette manière. Le Président sent bien que le respect du confinement est très incertain, et qu'à vouloir imposer une décision impossible, il risque d'y laisser beaucoup plus de plumes qu'en jouant au Président empathique et un peu faible.»

Pain de méninges

ACCEPTER LE MENSONGE, C'EST DEVENIR SOI-MÊME MENTEUR

Le politiquement correct, c'est la propagande communiste en modèle réduit. Étudiant les sociétés communistes, j'en suis arrivé à la conclusion que le but de la propagande communiste n'était pas de persuader ou de convaincre, ni d'informer, mais d'humilier; et donc, moins elle correspondait à la réalité, mieux c'était. Quand les gens sont obligés de se taire pendant qu'on leur raconte les mensonges les plus évidents, ou pire encore, quand ils sont eux-mêmes obligés de répéter ces mensonges, ils perdent une fois pour toutes leur sens de la probité. Admettre des mensonges évidents, revient dans une certaine mesure à devenir soi-même mauvais. La capacité de résister à quoi que ce soit est ainsi érodée, voire détruite. Une société de menteurs émasculés est facile à contrôler. Je pense que si vous examinez le politiquement correct, vous verrez qu'il a le même effet et que c'est bien son but.

— Theodore Dalrymple